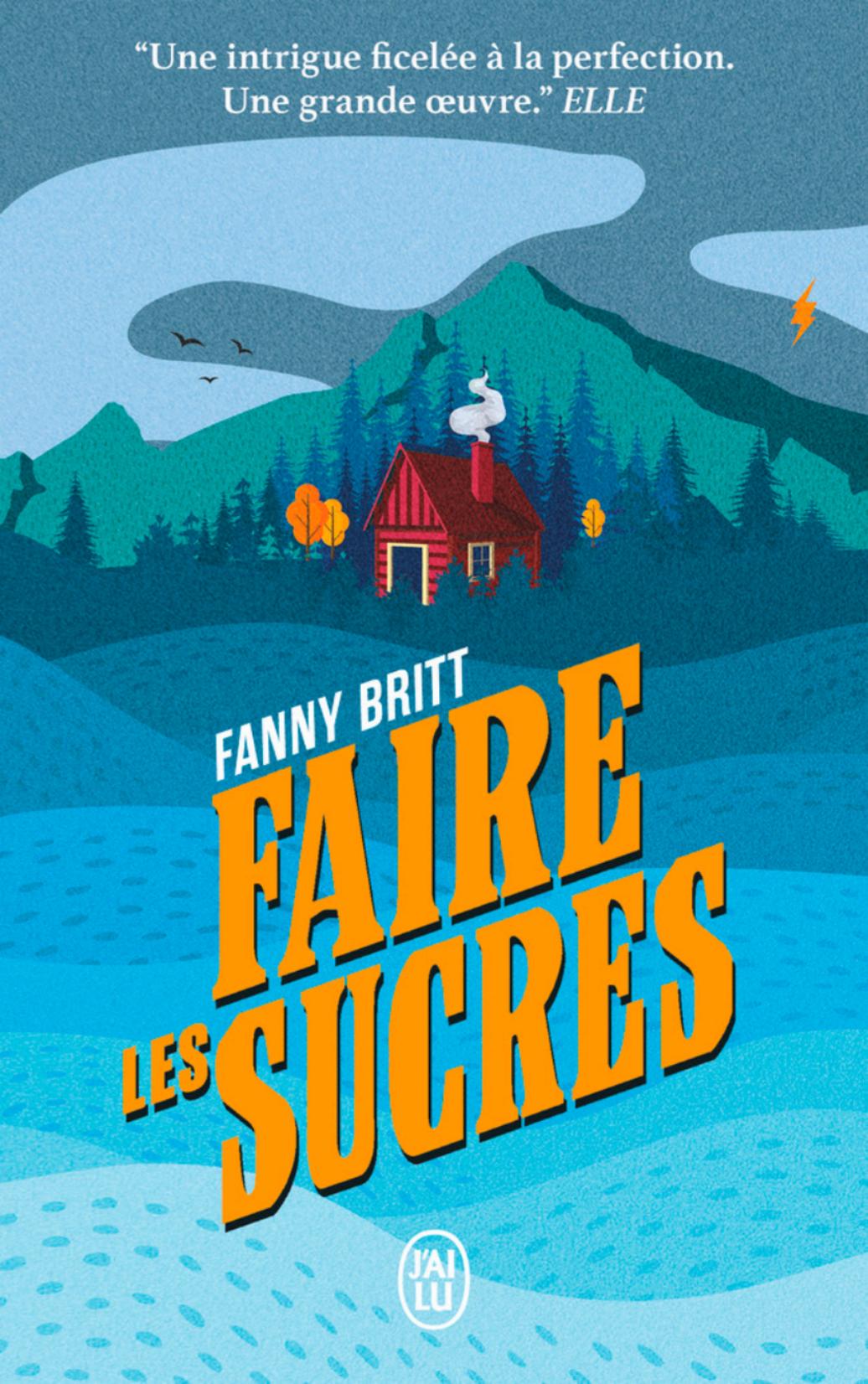


“Une intrigue ficelée à la perfection.  
Une grande œuvre.” *ELLE*



FANNY BRITT  
**FAIRE  
LES  
SUCRES**





Faire les sucres

## DE LA MÊME AUTRICE

*Hôtel Pacifique*, Dramaturges Éditeurs, 2009.

*Enquête sur le pire*, Dramaturges Éditeurs, 2011.

*Chaque jour*, Dramaturges Éditeurs, 2011.

*Jane, le renard et moi*, illustrations d'Isabelle Arsenault, La Pastèque, 2012 (Prix littéraire du Gouverneur général du Canada – illustrations).

*Bienveillance*, Leméac, 2012 (Prix littéraire du Gouverneur général du Canada).

*Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme, en fragments*, Atelier 10, 2013.

*Les maisons*, Cheval d'août, 2015 ; Flammarion, 2024.

*Louis parmi les spectres*, illustrations d'Isabelle Arsenault, La Pastèque, 2016.

*Cinq à sept*, L'instant scène, 2017.

*Hurlevents*, Leméac, 2018.

*Les retranchées. Échecs et ravissement de la famille, en milieu de course*, Atelier 10, 2019.

*Lysis*, co-écrit avec Alexia Bürger, Atelier 10, 2020.

*Truffe*, illustrations d'Isabelle Arsenault, La Pastèque, 2021.

*176 pas*, Leméac, 2024.

# FANNY BRITT

## Faire les sucres

---

ROMAN



Publié par l'intermédiaire de Milena Ascione  
– BOOKSAGENT – France  
[www.booksagent.fr](http://www.booksagent.fr)

© Fanny Britt et Le Cheval d'août, 2020 – Montréal (Québec).  
© Flammarion, 2023

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

« Je suis contente de moi, comme ça, plus  
désirante que désirable. »

Virginie DESPENTES, *King Kong Théorie*

« You have everything, and so much of it. »

Peggy à Don, *Mad Men*



2002



Il l'asseyait sur un tabouret placé près du ventilateur et elle le regardait faire. Il versait d'abord le sucre dans la grande marmite de cuivre, dont Celia pensait qu'elle se transformait en timbale d'orchestre, le soir venu. Parfois, pour lui faire plaisir, il décrochait une des grandes cuillères de bois qui pendaient au mur et tapait de toutes ses forces sur la surface arrondie de la marmite. Un timbre profond, vibrant, s'en échappait, qui captivait Celia. Alors elle applaudissait et disait encore ! Encore ! Et son grand-père s'exécutait. On entendait monter les cris enjoués de Jeffrey et de ses amis, dehors. Celia ne comprenait pas que son frère préfère jouer sous les pilotis de la marina au lieu de regarder ce spectacle. Qu'y avait-il de mieux au monde ?

Après le sucre venait le sirop de maïs, le lait concentré, la vanille. En cuisant, le mélange dégageait une odeur douce, diluée, puis de plus en plus aiguë, presque âcre.

« Tu sens, Celia ? Cette odeur, il faut la surveiller attentivement, l'avertissait-il. Elle annonce

que c'est presque prêt. Quand elle est trop légère, c'est qu'il faut attendre. Trop prononcée, et c'est brûlé. Tu dois absolument l'attraper au bon moment, et ne rien laisser s'échapper. »

Celia hochait la tête et jetait un coup d'œil vers sa mère, occupée à disposer en grands rectangles les tiges de métal qui confinaient bientôt le caramel sur la table de refroidissement.

« Comme pour trouver un homme », disait alors sa mère, pince-sans-rire.

Son grand-père faisait non de la tête, mais il s'esclaffait tout de même. Celia savait que c'était le père de sa mère, mais elle ne comprenait pas ce que ça *voulait dire*. Comment pouvait-on être à la fois grand-père et père ? Et si grand-papa Herb était le père de sa mère, qui donc était Julian, son papa à elle, pour sa mère ? Il n'était pas son amoureux, comme grand-maman Clara avait été l'amoureuse de son grand-père. À bien y penser, il n'était pas tellement un papa non plus, comme ceux des autres enfants qui transportaient les glacières pour les pique-niques et réparaient leur voiture les samedis, étendus de tout leur long sous la carrosserie. Julian vivait à l'autre bout du monde, sur des bateaux qui repêchaient les gens jetés à la mer avec leurs bagages. Il leur rendait visite parfois, et dormait sur le divan et buvait du café longtemps le matin et mettait des chansons sur le tourne-disque en fermant les yeux et en disant ça, ça m'a manqué. Puis il repartait et envoyait des cartes postales

que sa mère leur lisait. Jeffrey les accumulait dans une boîte à chaussures.

Quand sa mère l'emmenait aux arcades d'Oak Bluffs, Celia délaissait rapidement le carrousel et les machines à prédire l'avenir – elle détestait leurs visages mécaniques aux yeux vides, et l'expulsion de la carte censée lui révéler un secret sur elle-même. Elle faisait toujours un détour pour ne pas avoir à les regarder. À la place, elle observait les grands bateaux arriver et repartir, le ventre chargé de voitures et de vacanciers. Elle ne s'attendait pas exactement à trouver Julian dans la foule ; mais quelque chose la ramenait toujours vers l'eau. Pourquoi je vois toujours l'eau monter, et jamais redescendre ? demandait-elle parfois. Sa mère lui répondait, c'est un hasard. Un jour tu verras la marée descendante. Mais Celia secouait obstinément la tête. Tu ne comprends pas.

Une fois la préparation prête, son grand-père et sa mère saisissaient chacun une poignée de la marmite et se déplaçaient, leurs pas parfaitement synchronisés, jusqu'à la table de refroidissement sur laquelle ils versaient le sucre cuit. Celia regardait le liquide tantôt blanc, tantôt doré, se répandre sur la grande table de marbre, jusqu'à ce que les tiges de métal l'arrêtent dans sa course. C'était comme la surface d'un lac, presque un miroir. Celia imaginait que si l'on y plongeait, on se retrouverait au pays des bons, là où poussent des gommages à mâcher sur les arbres et des fileurs en réglisse, comme dans

le jeu de société qu'elle avait vu chez Heather, quand elle l'avait invitée à son anniversaire. Elle en avait tant aimé les images qu'elle avait eu envie de manger le carton sur lequel elles étaient imprimées.

Avant que le mélange ait durci, sa mère le saupoudrait de gros grains de sel de mer, puis le pliait en deux, en quatre, en huit, comme une couverture. Ensuite, elle glissait ses avant-bras sous le paquet et l'emportait – comme ça semblait lourd ! – sur l'étireuse dont les bras se mettaient alors à s'agiter dans un bruit de métal usé.

« Elle fait de plus en plus de vacarme », disait la mère de Celia.

« Elle tient le coup depuis 1934, répondait son père. Tu peux être sûre que tu feras au moins autant de bruit qu'elle quand tu auras cet âge-là. »

Ils riaient, encore.

Étiré, le taffy brillait, comme si de minuscules fils d'or s'étaient jusque-là dissimulés dans le liquide.

La mère de Celia ajoutait alors une essence ou un colorant parmi les dizaines de flacons rangés sur les tablettes de l'arrière-boutique, et modelait la pâte pour former un rouleau qui s'allongeait, s'affinait, s'étirait jusqu'à former un serpent de sucre infini. Bientôt, ils achèteraient une boudineuse, c'était trop dur pour les épaules et les bras de le faire à la main, je veux bien passer ma vie dans cette cuisine trop petite à suer au-dessus d'une marmite bouillante, disait sa mère, mais pas à ressembler à Mister T. Celia

ne savait pas qui était Mister T., elle imaginait une figure bleue en forme de T, comme les personnages des livres *Monsieur Madame. Monsieur Trop-Mal-au-Corps.*

La papilloteuse était la machine que Celia préférait. Le serpent se faisait lentement avaler entre deux bobines de métal rouge vif, qui le découpaient en petits cubes et l'emballaient dans du papier ciré portant le logo de la boutique de ses grands-parents. Elle savait que le nom du commerce venait de sa grand-mère. Clara's Salt Water Taffy. Sa photo était accrochée au-dessus de la porte d'entrée. On l'y voit devant la vitrine de la boutique. Elle rit, ses lunettes à monture épaisse voilant son regard, une main s'essuyant sur un tablier blanc, l'autre posée sur la tête d'une petite fille de l'âge de Celia, quatre ans, cinq tout au plus, qui s'accroche à sa jambe. Sa mère, Rhonda. En arrière-plan, accoté sur le montant de la porte, Herb, cigarette au bec. Celia ne voyait plus son grand-père fumer depuis que le médecin l'avait prévenu qu'il ne passerait pas la soixantaine s'il continuait, et voulait-il mourir comme sa femme avant d'avoir atteint l'âge de la retraite ?

Celia ne savait pas ce qu'était la retraite, mais elle savait qu'elle aurait aimé que Clara s'y rende. Quand Rhonda parlait d'elle, sa voix chantait.

Grand-papa Herb laissait Celia participer à la dernière étape, celle de l'emballage du taffy dans des boîtes de carton blanc munies d'une petite fenêtre de cellophane pour laisser voir

l'intérieur. Il fallait déposer dans chacune un nombre égal de taffys à la menthe, à la vanille, à la cerise, au caramel, au chocolat, au citron. Une fois la boîte remplie, on refermait le couvercle, sur lequel apparaissait encore le nom de sa grand-mère. Les samedis et les dimanches, ils vendaient toute leur production avant l'heure de la fermeture. En plein été, ils y arrivaient même les jours de semaine.

Celia disait, « tout le monde connaît les taffys de Clara ».

Herb répondait, « bien sûr, ce sont les meilleurs ».

Celia se lovait sur la banquette dans la vitrine et attendait que les prochains visiteurs découvrent, émerveillés, l'existence de leur royaume.

# LA PLAGE



# 1

Le jour où il a failli mourir, Adam Dumont a croisé une vedette américaine au magasin général de Chilmark, sur l'île de Martha's Vineyard, lieu choisi pour ses vacances cet été-là avec Marion et un couple d'amis. Beaucoup plus tard, quand cette rencontre aurait pris les traits plaisants d'une anecdote, c'est ainsi qu'il la raconterait : le jour où j'ai failli mourir, j'ai vu l'acteur dans *The Office*, oui celui marié à la belle actrice anglaise, non elle n'était pas là, oui c'était plus tôt dans la journée, avant l'accident, non il avait l'air préoccupé, on n'a pas voulu le déranger. Il y avait dans cet événement une sorte d'ironie difficile à définir. Mais était-il ironique de tomber par hasard sur un homme très connu qui, du reste, n'avait pas d'importance à nos yeux, le jour où la mort nous arrachait presque à l'existence ? Était-ce ironique parce que la journée s'annonçait belle et remplie de promesses, de celles qui font naître le récit prisé au retour des vacances, *attendez qu'on vous raconte, vous devinerez jamais qui on a vu au dépanneur de Chilmark,*

était-ce ironique qu'une journée si payante en observation de vedettes – c'était un sport, à Martha's Vineyard, comme ailleurs l'observation d'oiseaux, de baleines, de caribous – se soit soldée par une quasi-noyade dans l'océan Atlantique ? *Ironique* n'était probablement pas le bon terme pour décrire la juxtaposition de ces deux événements. *Ironique* était peut-être même un peu indécent. Adam ne le saurait pas avant longtemps. Pendant longtemps, il ne saurait plus grand-chose, et la douleur lancinante qui pesait depuis le 19 juillet 2017 sur son esprit l'empêcherait à certains moments de former des phrases complètes, de trouver les mots justes, de *dire* quoi que ce soit. Alors *ironique* ne serait probablement jamais le bon mot, mais c'est le seul qu'il trouverait pour en parler.

Marion avait proposé qu'ils louent une maison à Martha's Vineyard parce que la culture locavore y était florissante et qu'Adam, vivement intéressé par la question, pourrait en quelque sorte joindre l'utile à l'agréable, et elle savait combien il était difficile pour lui de décrocher entièrement – elle n'avait pas tort, et c'était aussi une source de fierté pour lui, il aimait être un bourreau de travail, comme on dit. Là-bas, disait-elle, les gens ne craignaient pas de payer plus cher pour des aliments de qualité, et cela enthousiasmerait Adam de l'observer de visu. Ils visiteraient des fermes ouvertes au public, dont les propriétaires n'hésitaient pas à partager les résultats de leurs méthodes agricoles, afin d'en

faire profiter le plus grand nombre. Elle avait appris ça quelque part, dans un magazine ou la section voyages du *New York Times*, qu'elle lisait tous les dimanches malgré les quelque six cents kilomètres qui séparaient New York de leur maison à Hudson, au nord-ouest de Montréal. « On fera semblant qu'on vit à Hudson, New York », avait-elle dit deux ans plus tôt, au moment de signer la promesse d'achat du terrain sur lequel ils bâtiraient une maison à leur goût. Marion aimait beaucoup les États-Unis, et trouvait presque cruel que le Québec soit à la fois si près des lieux mythiques qui la passionnaient – Cape Cod, Chicago, Nashville – et trop loin pour y vivre, tout en reconnaissant que la frontière canadienne les protégeait des absurdités du mode de vie américain ; les fusils et l'arrogance, l'injustice et le matérialisme, tout ça la scandalisait. Mais il fallait être honnête. Qui ne préférerait pas les plages sablonneuses de Cape Cod, les vraies eaux de l'Atlantique, les shacks à homard et les belles rues pavées à l'ancienne de la côte est américaine aux galets de la Gaspésie, aux mouches, aux villages sans aucun souci de beauté ?

Tu me juges ? demandait-elle quand Adam la taquinait au sujet de ses contradictions. Elle posait la question pour la forme. Adam était tout aussi séduit par ces lieux et par l'esprit d'entreprise des Américains, que par leur penchant assumé pour le confort matériel. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de juger Marion pour

si peu, cela signifierait se juger soi-même, et Adam n'était pas ce genre-là.

Très vite Marion avait suggéré d'inviter Julie et Simon, et Adam avait dit que c'était une bonne idée, et il le pensait. Ils passaient souvent leurs vacances ensemble. Simon aimait veiller tard comme lui, et ensemble ils buvaient des alcools rares et sérieux. Quand il se souvenait de ces moments, il avait toujours l'impression qu'une profonde intimité les liait, même si en vérité avec Simon ils s'épanchaient très peu. Les problèmes au travail, les parents vieillissants, la nostalgie de leur adolescence dans les années 1980. Y avait-il autre chose ? Simon parlait aussi de sa fille, qu'il avait eue sur le tard avec Julie, et dont il vénérât chaque geste. Adam jouait le jeu en lui racontant à son tour les souvenirs qu'il gardait de l'enfance de Félix et d'Adèle, ses propres enfants, adultes depuis peu, et dont il ne partageait plus le quotidien depuis longtemps. Marion avait suggéré de les inviter eux aussi, et Adam ignorait si elle l'avait fait par devoir, pour lui faire plaisir ou pour nourrir son instinct maternel qu'elle devait bien diriger quelque part en l'absence d'un enfant à elle. Mais ça n'avait pas d'importance, ils ne seraient pas venus.

Leur mère n'avait pas activement mené de campagne de salissage contre lui, pas qu'il le sache en tout cas. Et les enfants n'avaient jamais ouvertement exprimé d'hostilité envers Marion. C'était peut-être pire, peut-être étaient-ils simplement indifférents à la vie qu'Adam menait,

supposait Marion dans ses moments de désarroi. Elle avait trente-neuf ans, après tout. Adam, qui en avait huit de plus, n'avait pas vécu ce qu'on appelle une crise de la quarantaine – quand on ne sait pas nommer autrement la douleur aiguë qui nous surprend et nous abat vers le milieu de la vie, nous laissant éveillés la nuit, les yeux grand ouverts, le cœur fou devant l'inéluctable futur et, pire encore, l'indétissable passé. À quarante ans, Adam animait à la télévision une émission portant son nom, fort qu'il était de son titre de « chef dans le vent ». ADN, son restaurant, roulait à plein régime et attirait joueurs des Canadiens, réalisateurs de cinéma, jeunes politiciens et architectes visionnaires – enfin, c'est ce qu'on écrivait dans les journaux. Son associé l'avait convaincu d'ouvrir un deuxième, puis un troisième établissement. Adam lui-même passait de moins en moins de temps en salle ou en cuisine, et de plus en plus en réunions, depuis que son entreprise avait pris de l'expansion. *Adam à table*, un succès immédiat à la télévision, lui avait permis de délaissier les cuisines, ce dont il ne se plaignait que pour la forme. En réalité, les contraintes de son métier avaient commencé à lui peser et il aimait profiter de ses soirées libres pour voir des amis, manger dans les restaurants des autres, assister aux premières et aux spectacles auxquels on l'invitait. Il voyait alors ses enfants une longue fin de semaine sur deux, un horaire qui lui plaisait – même s'il ne s'en vantait pas. Ses amis séparés assumaient les

responsabilités d'une garde alternée, en tout cas c'est ce que les pères croyaient, rectifiait Marion, car les journées de moins ici et là totalisaient des semaines et des mois complets, une fois l'année terminée. Mais c'était justement là la question : les amis d'Adam ne comptaient pas, et la plupart avaient refait leur vie avec une autre femme, dont ils avaient souvent un ou plusieurs enfants, et ils s'en occupaient, de ces nouveaux bébés, ce qui excusait beaucoup de choses, n'est-ce pas, n'avons-nous pas tous nos limites ? Ces hommes qui nommaient avec difficulté leurs écueils n'avaient aucune peine à exprimer leurs limites lorsque venait le temps de demander des accommodements de garde, du moins c'est ce que les amies de Marion affirmaient.

Adam ne se sentait pas concerné par ces doléances. Sarah, la mère de ses enfants, n'avait jamais tenu à une garde alternée. Félix et Adèle étaient toute sa vie, lui avait-elle répété tant de fois, et le deuil d'une famille unie avait été bien assez dur comme ça, pouvait-il ne pas rajouter au poids qu'elle portait en lui arrachant ses petits une semaine sur deux ? Et puis leur père passait ses soirées au restaurant, où les mettrait-il les soirs de semaine, feraient-ils leurs devoirs entre les sauces et le four à pain ? Adèle avait un profil migraineux, l'avait-il oublié, il lui fallait un horaire régulier et un environnement stable, et Félix devait se rendre trois fois par semaine à l'aréna pour ses pratiques de hockey, et l'aréna se trouvait si près de chez elle,

ce n'était pas la faute de Sarah si Adam s'était acheté un condo dans le Mile-End alors que les enfants n'avaient connu que Rosemont. Avec le temps, et après son déménagement à Hudson, les enfants devenus grands avaient espacé leurs visites, puis Félix était parti en appartement. Cela s'était fait sans heurts.

Adam ne voulait nuire à personne, et il les aimait, Sarah, Félix, Adèle, il ne voulait pas qu'ils souffrent. Quelque chose en lui était convaincu qu'ils pâtiraient davantage d'une routine perturbée que de l'absence de leur père, et il s'était trouvé presque magnanime de laisser Sarah prendre les décisions pour la famille.

Regarde comme je reconnais ton expertise, aurait-il dit, s'il avait su le formuler.

Et Sarah lui aurait répondu, je vois que tu reconnais mon expertise, c'était le plus beau cadeau que tu pouvais m'offrir, du temps avec mes enfants, merci, Adam.

Il était fier de son entente avec elle, et il répétait souvent que Sarah et lui avaient réussi leur divorce.

Le jour où il a failli mourir, Adam Dumont n'a pas fait l'amour. D'habitude, les vacances leur souriaient, au rayon des rapprochements. Ils buvaient tous les soirs, et l'alcool alanguissait Marion. Adam adorait le parfum de sa peau en été, elle sentait l'Apérol spritz récemment avalé et elle laissait la lampe de chevet éclairer hanches et chevilles et seins, et elle lui grimpa

dessus comme un personnage de film qu'on a superbement cadré. D'habitude, en vacances, ils faisaient l'amour tous les soirs, et parfois au réveil aussi. Pas qu'il tienne le compte. Mais cette fois-ci, la disposition des pièces de la maison qu'ils avaient louée n'était pas idéale. Le mur de leur chambre donnait sur la chambre de leurs amis et, la veille, Julie avait confié à Marion que chez eux, c'était mort : ils parvenaient de peine et de misère à se toucher périodiquement dans l'espoir de concevoir un dernier bébé, et elle en était venue à redouter ces contacts malhabiles et pressés, des étreintes adolescentes qui faisaient honte à leurs premières années, et en définitive si Simon la trompait, ça ne serait peut-être pas si mal, la culpabilité lui pesait davantage que la jalousie, avait-elle dit ; et dans sa voix Marion avait détecté de la tristesse alors elle ne l'avait pas entièrement crue. Par égard pour Julie, pour Julie et Simon, elle préférait ne pas les tourmenter avec leurs grincements de matelas et leurs gémissements d'amants libres. Adam l'avait trouvée délicate, ça l'avait excité.

Il ne parlait pas de ces choses-là, ni avec Simon ni avec ses autres amis. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Adam avait été peu exposé à ce qu'il convient d'appeler des *conversations de vestiaire*. Il faisait pourtant du sport, et ses partenaires de jeu et lui avaient, comment dire, *vécu*. Il leur arrivait d'évoquer, à mi-voix parce qu'ils n'aimaient pas l'aspect acide que prenait alors leur visage, les potins conjugaux et

extraconjugaux des couples de leur entourage. Mais jamais Adam n'avait avoué à ses amis qu'il était sexuellement attiré par la délicatesse morale de Marion. Elle avait déjà provoqué chez lui une érection en lui révélant avoir refusé de facturer un traitement de canal à une patiente dont la mère s'était cassé la hanche et devrait aller vivre en logement supervisé, une fortune que la patiente, monoparentale, n'avait pas. Elle s'était contentée de mettre une obturation au dossier, la patiente en avait été quitte pour une centaine de dollars, et Marion avait reçu ensuite les attentions généreuses d'Adam. Au fil des ans, Marion avait décelé ce fétichisme d'Adam pour ses traits empathiques, elle s'en amusait. Adam se demandait parfois si elle exagérait ses sollicitudes dans le but d'obtenir ses faveurs – une hypothèse qui ne lui déplaisait pas –, mais ce soir-là, dans la chambre aux murs menthe de la maison de Boston Hill Road, Marion a tenu à ce qu'ils respectent son vœu de discrétion. Elle a promis que le lendemain après-midi, quand Julie et Simon emmèneraient Philomène en promenade à vélo, elle serait toute à lui, et il serait tout à elle.

Le lendemain après-midi, Adam attendait son tour dans la section des urgences de l'hôpital d'Oak Bluffs, et ils n'ont fait l'amour que neuf jours plus tard, au Québec. Il a eu mal, juste après l'orgasme. Quelque chose comme un pincement au thorax. Une douleur aux bronches ?

Restait-il de l'eau dans ses poumons ? Pouvait-il être victime d'une noyade secondaire, ou non ? Il ferait une recherche sur son ordinateur. *Temps maximal pour noyade secondaire. Maximal delay for secondary drowning.* On obtient souvent plus de réponses en anglais. Marion a compris qu'il était absent, mais n'a rien dit – il y a pire que penser à autre chose quand on fait l'amour : se faire dire qu'on pense à autre chose quand on fait l'amour. Adam a été touché, encore une fois, par sa délicatesse, puis excité, encore une fois, par sa délicatesse, et a redoublé d'ardeur, il l'a tenue par les hanches avec une sorte de désespoir, et s'est échoué sur elle presque brusquement – presque, Adam n'aimait pas l'idée de faire du mal à Marion, ces trucs-là ne l'excitaient pas – et quand Marion s'est retournée, ses joues étaient couvertes de larmes.

« C'est parce que j'ai failli te perdre, a-t-elle répondu, quand il lui a demandé ce qui la faisait pleurer. J'ai failli te perdre et je ne t'ai pas perdu. »

Adam Dumont a mis du temps à s'endormir ce soir-là, comme les soirs qui avaient précédé, et comme les soirs qui suivraient.

Chaque fois qu'il parvenait à fermer les yeux, au terme d'une heure ou deux devant l'écran à consommer épisode après épisode d'une série policière sans intérêt, le portable devant lui sur l'oreiller, l'accident lui revenait et le réveillait d'un coup. Un éclair qu'il recevait comme un reproche, *comment peux-tu dormir alors que cette*





---

14086

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Black Print  
le 1<sup>er</sup> avril 2024*

Dépôt légal : avril 2024  
EAN 9782290392768  
OTP L21EPLN003537-599859

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion